

vertu des moutons; il convient à l'homme d'élever son esprit, par des voies justes et légitimes, sans dépasser les bornes prescrites par la sagesse et l'équité. Au lieu donc de nous croiser les bras, de nous livrer à la douce flânerie, travaillons à la culture de notre jardin littéraire : c'est le temps de semer, si nous voulons moissonner plus tard. Comme il arrive parfois, ne disons pas, pour nos raisons, que le temps nous fait défaut. Car on nous conseillera de ne pas abuser des douceurs du calumet, de ne pas arpenter inutilement les boulevards ou de modérer un peu notre affection pour le billard et les tabagies.

J'ai avancé plus haut que les mauvais livres étaient une des grandes causes de notre abrutissement intellectuel, et je le maintiens. Il existe deux classes de lecteurs de romans. Dans la première classe, le lecteur n'est pas scrupuleux; pour lui, il ne connaît pas de livres précisément mauvais; du moins chez lui ils ne produisent pas ces effets désastreux que l'on remarque dans les autres; il est catholique, beau dommage, il se croit instruit et il conclut que si dans ses lectures il rencontre des sophismes, des erreurs, des sarcasmes impies, il est en état de les réfuter, de les distinguer, de les mépriser; ce qu'il oublie quelquefois de faire. Il adore l'intrigue, les coups de théâtre, les scènes à sensations, et il s'y attache avec une passion digne d'une meilleure cause. Dans la seconde classe, le lecteur semble encore novice dans le genre; il est léger de caractère; on lui a raconté un soir un drame du Paris coquet et élégant; il a trouvé ça beau, il a acheté le volume, il l'a lu et depuis lors, par passe-temps, en guise de récréation, il lit le premier feuilleton qui lui tombe sous la main. Tous deux, ils désirent connaître le pour et le contre des controverses en philosophie, tous deux, ils aiment à juger par eux-mêmes de la moralité d'un ouvrage. La barrière de l'Index ne les arrête pas, ils sautent par-dessus comme ils sautent par-dessus bien d'autres choses. Or, pour connaître le *pro et contra*, sans nécessité aucune, ils jettent le désordre dans leurs idées, et pour s'assurer de la présence du vice et de l'infamie dans telle ou telle page, ils la dévorent et révoltent leurs sens. Comme si par hasard pour sentir le venin de l'erreur, il était plus nécessaire de s'abreuver aux objections ridicules, futiles, aux railleries mordantes contre la religion, aux doutes, aux plates plaisanteries, aux peintures sensuelles du sophiste et du libertin, qu'il n'est nécessaire de boire le poison pour en connaître ses qualités destructives. L'auteur serait-il un génie, posséderait-il au suprême degré tous les artifices du raisonnement, tous les fils qui remuent les passions, tous les secrets du style, s'il pense faux, s'il parle corruption, ce n'est pas un philosophe ni un moraliste et partant il est indigne de l'attention de qui que ce soit. Quand on lit, on doit chercher la vérité et la vertu, et dans les livres que j'attaque, la raison ne trouve d'aliment que sophisme et mensonge, le cœur que licence et dépravation.

Les funestes effets de ces lectures défendues se font sentir de nos jours plus que jamais, quoique les mauvais livres aient été la plaie de toutes les époques. Que de fois ne vous est-il pas arrivé de faire la connaissance d'un jeune homme rempli de sentiments nobles et élevés, de talents brillants, plein de vigueur et d'avenir; puis de le perdre de vue pendant quelques années, et de le retrouver ensuite se traînant à peine et étalant aux yeux du public déçu les travers de son cœur perverti et sa complète incapacité? Ce changement subit, cet abrutissement, c'est l'œuvre du mauvais livre. Ce qui a perdu ce jeune homme, c'est cet autre miel d'Héraclée dont il est parlé dans les œuvres de St. François de Sales, miel aux apparences magnifiques, mais poison subtil. Il a d'abord approché ses lèvres de la coupe enchanteresse. Le miel lui a paru délicieux, il s'en est abreuvé, le poison s'est infiltré dans ses veines et l'a réduit à n'être désormais qu'une nullité. Nullité, je n'en suis pas sûr. Il pourrait advenir qu'il se distingue à la façon d'un héros de roman. Qui nous dit qu'un de ces quatre matins, il n'ira pas, triste victime de l'amour, se précipiter du haut d'une falaise escarpée dans l'abîme des mers.

Mais quelle est donc au fond la valeur du roman que l'on choisit tant? J'en ouvre un au hasard. Qu'y vois-je? Une corde, du poison, un pistolet, un groupe de pantins que ces trois ficelles agitent jusqu'à ce que mort s'en suive; une Astarbé, les fils de Bacchus, qui, au milieu des vapeurs d'un estaminet sèment dans l'ivresse ce qu'en dépit du romancier ils moissonneront dans les pleurs; les adorateurs et les courtisans d'une Vénus échevelée... et puis encore un pistolet, une corde et du poison. Tous les vices y figurent et font bonne contenance au côté de la vertu piteuse et délaissée; si la vertu triomphe, le vice trouve une excuse; le déshonneur revêt un manteau brillant qui le montre tout autre qu'il n'est en réalité, au point que le bout de l'oreille de l'âne dépasse à peine. En un mot, c'est un tissu d'aventures impossibles, fruit du caprice d'une imagination en délire. « Je trouve dans les fictions Voltairiennes, dit un savant lecteur, tout ce qu'il y a dans l'univers de misères et de vices, de méchancetés et de faiblesses, de bassesse et d'ignominie. » Tel est le contenu d'un seul volume. Vous pouvez sans crainte, suivant le vieux proverbe, *ab uno disce omnes*.

Et voilà la source où malheureusement une certaine partie de notre jeunesse se désaltère nonobstant l'uniformité de l'enseignement religieux qu'elle vient de recevoir au collège! En vain la Religion qui nous éclaire dans le choix de nos études, lui en défend l'accès et lui trace la route à suivre; en vain La Bruyère lui répète: « Quand une lecture vous élève l'esprit, et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle

pour juger de l'ouvrage, il est bon et fait de main de maître; » en vain le chantre d'Héloïse lui avoue de son chef que la jeune fille qui aura le malheur de lire ses écrits est une fille perdue, que jamais fille chaste n'a lu de romans; en vain Diderot lui-même vient en sa présence arracher des mains de sa fille un de ses propres ouvrages en la réprimandant et lui défendant strictement d'en prendre de semblables dans la suite; en vain elle entend Jules Janin, romancier de première force, dire à son cousin Constant Janin, encore élève de philosophie: « Prenez donc bien garde de tomber dans ces abîmes, imprudent que vous êtes! Ne lisez ni moi, ni les autres. Ne lisez pas un livre des romanciers de ce siècle; je n'en connais pas deux qui méritent les regards honnêtes d'un brave jeune homme qui a conservé la piété, la pudeur, les chastes enivrements de ses dix-huit ans! » En vain ces voix l'avertissent qu'elle longe un précipice. Elle ne s'arrête pas.

Les mauvais livres, fleurs trompeuses, sont donc dangereux malgré les charmes qu'ils prodiguent à leurs admirateurs. Il y a dans l'Inde, remarque M. W. Marchand, dans une de ses lectures, suivant le rapport de certains voyageurs, un arbre majestueux, au feuillage vert et épais, que les rayons du soleil ne peuvent pénétrer et qui projette au loin son ombre. Les fruits de cet arbre ressemblent à une pomme rouge et vermeille. Il est séduisant à l'œil et tentant pour le goût. Eh bien! qu'un voyageur fatigué d'une longue route, vicine se reposer sous l'ombrage de cet arbre qui invite au sommeil, et il ne se réveillera plus; qu'un pèlerin, brûlé par la soif, goûte seulement de ce fruit, et il tombera comme frappé de la foudre. Cet arbre au vaste ombrage, au fruit vermeil, est le *mancenillier* des forêts de l'Inde. Le mancenillier de la civilisation, le véritable bourreau des peuples, qui marche triomphant au grand jour, qui tue le père avec le fils, la mère avec la fille, quel est-il? Le roman immoral.

Vous avez vu les effets des mauvais livres, vous connaissez l'usage qui s'en fait, n'avais-je pas raison de dire que notre apathie pour les études sérieuses, utiles, honnêtes, notre abrutissement intellectuel, notre manque d'énergie peuvent provenir de notre contact avec eux? Jeunes gens, mes amis, bannissons ces livres des rayons de nos bibliothèques. Lisons, oui, lisons beaucoup. Mais n'accordons plus désormais à Voltaire l'honneur de s'asseoir au côté de Balmès, Renan au côté de Mgr. de Ségur, Havin au côté de Veillot, Dumas au côté de DeVoile, Musset au côté de Corneille. Que les écrivains de la trempe d'Eugène Sue deviennent l'objet de notre plus profond mépris. C'est le moyen d'être ce qu'ont été nos pères, le moyen de sortir de notre abrutissement, le moyen de faire honneur à notre nationalité, le moyen de conserver à la grande famille canadienne le rang élevé qu'elle a toujours honorablement occupé.

ALPHONSE BELLEMARE.

LE CARNAVAL.

Te voilà donc revenu, bien revenu, gentil carnaval. Qu'as-tu fait, loin de nous, durant ta longue absence? Des heureux, n'est-ce pas? As-tu noué de doux liens entre les jeunes cœurs qui prennent le chemin de l'amour pour étudier la vie?...

Mais te voilà, sois le bien venu, et trêve de questions sur le passé. Que nous apportes-tu, cette fois, gentil carnaval? Beaucoup de bals, sans doute? Des danses et des ris, et de gais propos, de doux regards, et de tendres promesses, et des songes délicieux, et des rêves sans fin!... Quel malheur qu'il faille pour te plaire, et jouir de tes bienfaits, passer des nuits sans sommeil, et des lendemains agités et fiévreux...

Mais, ne sois pas inquiet, gentil carnaval. Tes fidèles ne t'abandonneront point. Oh! ils se moquent bien du sommeil, va. Donne-leur des valses et des polkas, des quadrilles et des lanciers;—que la salle soit brillante;—que des milliers de lustres y étincellent;—que l'orchestre soit animé, nerveux, emporté, infatigable,—et ils te suivront pas à pas. Ils iront partout où tu les mèneras, partout où l'on danse, partout où l'on rit, partout où l'on aime, partout où l'on nargue le sommeil, partout où règne le masque de la gaieté, du plaisir et de la folie.

Dis-moi, gentil carnaval,—à combien de jeunes beautés vas-tu donner, cette année, les passeports de la vogue? Combien de jeunes talents chorégraphiques vont faire leur première entrée sur la scène? Car la jeunesse grandit avec une étonnante rapidité,—et tel qui, l'an dernier, se fut contenté, pour sa fête, d'un modeste bal d'enfants, croira cette année avoir perdu son temps s'il n'a, durant la semaine, valsé sept fois au moins avec la plus jolie fille à marier du canton.

Et la jeunesse, côté des mères. Oh! elle va vite, elle aussi, la jeune fille. D'un bond, elle franchit l'espace qui sépare l'enfance de l'adolescence, et la voilà, courant les bals des bonnes amies de sa maman, heureuse d'accrocher à son tour tous les beaux partenaires dont ses sœurs plus âgées ont tant de fois vanté les charmes et prôné les galanteries.

Il faut pourtant que je t'adresse un reproche, gentil carnaval. Tous les ans, sous ton règne, on voit se multiplier le nombre des coquettes sans foi ni loi, qui frappent à toutes les portes, s'attaquant à tous les cœurs, comme un chasseur qui courrait tous les lièvres à la fois. Est-ce que cela est tolérable, voyons? Le pire est, vois-tu, gentil carnaval, que des cœurs sans défiance se laissent prendre à leurs pièges, et qu'ils n'en sortent que déchirés, meurtris et ensanglantés... Mais tu me réponds qu'il en a toujours été ainsi, n'est-ce pas? et tu as raison; car je le comprends, bel ami, pour chasser la coquetterie des salons d'ici-bas, il faudrait d'abord en expulser toutes les femmes, ce qui serait bien désagréable. Enfin... n'en parlons plus.

C'est sans doute en des temps comme celui-ci que le poète a pu dire :

La femme est un animal
Original,
Qui tous les jours bien ou mal,
S'habille
Babillement
Et se déshabille

Et que diable voulez-vous que fasse de plus la femme élégante, lancée dans le monde de toute vapeur? Chaque soir amène son bal, comme chaque jour amène sa peine; et si l'on peut dire de l'homme qu'il pêche sept fois par jour, on peut, avec autant de raison, dire de la femme qu'elle valse sept fois par nuit. Heureuse encore si elle n'est invitée qu'à un seul endroit pour la même soirée. Je connais des jeunes gens qui vont à deux ou trois bals tous les soirs. Certes, je les en félicite. Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir ce courage et cette vertu. Mais les héros sont rares, chacun sait cela.

Pourtant je redoute toujours la séduction de l'entraînement pour les bonnes amies de ces jeunes gens à l'âme grande et énergique, au cœur ferme comme le roc de nos Laurentides, aux jarrets toujours prêts pour la danse et la pirouette. J'ai peur que nos jeunes filles, dignes héroïnes de ces héros, finissent par trouver ennuyeuse et insupportable de n'afficher leurs épaules et leurs minois chiffonnés que sur un seul théâtre par nuit. Qui sait? un jour viendra peut-être où il faudra à nos sœurs ou à nos filles une demi-douzaine de bals tous les soirs pour les raccommoier avec l'existence. Quelle révolution s'opèrera alors dans les relations sociales.....

L'avenir est sombre, pauvres mères de familles; et je crains que vous finissiez par vous déshabituer entièrement du sommeil, comme lady Macbeth.

Etes-vous joli garçon, ami lecteur? Etes-vous beau danseur? Valsez-vous comme un personnage des romans d'Arsonne Houssaye? Savez-vous durant le danse, glisser à l'oreille d'une riche héritière, de ces mots tendres et parsemés qui vont droit au plus profond du cœur des jeunes filles?

« Une riche héritière!... comme un coup de clairon réveille des centaines de soldats endormis, et les fait courir aux armes, ainsi ce mot sonore réveille en sursaut mille coquetteries qui se jettent à la curée. »

Ce n'est pas le goût des riches héritières qui vous manque, n'est-ce pas, amis lecteurs? c'est le courage, c'est la bravoure, c'est l'audace pour voler à l'assaut de ce redoutable bastion.

Vous craignez, lecteur, vous avez peur. Il vous reste au fond du cœur un germe de timidité, et cela nuit à vos moyens de fascination.

Ah! la timidité, mon cher, vilaine chose, très-vilaine chose. Il faut chasser cela.

C'est l'ivraie qui empêche le bon grain de prendre tout son développement. Soyez fat, plutôt, mon cher. Le fat est redoutable, et c'est peut-être pour cela qu'il fascine la femme. « Il est plus facile d'affronter vingt pièces de canons chargées à mitraille que dix faits qui chuchotent et ricanent. »

Mais vous me direz peut-être avec des Essarts,—qu'aujourd'hui, toutes les filles à marier ont une expérience qui fait frémir. Elle connaissent l'artillerie du regard; elles causent comme des femmes mariées, se déguisent plutôt qu'elles ne s'habillent, et trouvent moyen de lire About et Feydeau.

Ah! mon cher, vous pourriez me dire cela, et bien d'autres choses encore. Je connais les jeunes filles de mon temps. Elles promettent. Que voulez-vous? Elles sont telles qu'on les forme, telles qu'on les élève. Elles ont des pères et des mères qui, la plupart du temps, s'inquiètent de leur lecture et du reste, comme je m'occupe du taicoun du Japon. Pourquoi ne liraient-elles ni About ni Feydeau, lorsqu'elles les ont constamment sous la main?

Si l'on faisait ici comme chez les Liapes, où les gens du peuple qui donnent pour une femme environ une dizaine de chelins, ont tellement hâte de recevoir le prix de cette vente, qu'ils n'hésitent point à fiancer leurs filles dès le berceau. A douze ans, elles sont presque toutes mariées.

—Diable, diable, mais c'est un peu bien jeune, cela, douze ans!...

—C'est jeune, oui, je ne suis pas tenté de dire le contraire. Mass aussi, il faudrait être poursuivi par le guignon, si en épousant une petite demoiselle de douze ans, on s'apercevait qu'on est tombé sur une lectrice assidue de la *Fanny* de Feydeau.

Du reste, soyez tranquille, ami lecteur. Ce n'est point cette expérience de la jeune fille qui fera crouler vos petits projets, si vous êtes joli garçon, si vous êtes mis d'une façon irréprochable, si vous savez dire de jolis rien et d'agréables frivolités. Il y a un proverbe serbe qui dit avec l'imper-tinence que l'on connaît aux proverbes, que les femmes ont la chevelure longue et le jugement court. Et bien! supposez pour un instant que ce proverbe n'a pas tout à fait tort, que feriez-vous? Vous feriez le fat auprès d'elles, n'est-ce pas? Faites, mon cher, faites, et vous m'en direz des nouvelles.

Le grand Shakespeare n'a-t-il pas dit :
Woman, thy name is Frailty.

C. T.

L'AVANTAGE QU'IL Y A DE SE BATTRE AVEC UN PRINCE.

Il y a environ cinq ans, le Prince Alfred était aspirant de marine à bord d'un bâtiment de guerre. Ce bâtiment était dans le port d'Halifax. A bord du même navire, il y avait un mousse du nom de Greene que le prince n'aimait pas. Un jour Greene se trouve insulté de quelques propos du Prince et lui dit que s'il n'était pas membre de la famille royale, il lui ferait payer cher ses injures. Le prince lui répliqua que sa qualité ne faisait rien et voilà les deux jeunes gens qui commencent à se battre au grand amusement des marins. Greene fut parfaitement rossé et, pour comble de malheur, le capitaine lui fit mettre les fers aux pieds et aux mains. En apprenant cela, le Prince alla trouver le commandant et lui dit que Greene ayant été puni, il devait l'être aussi. Le capitaine ne voulut pas faire cesser la punition de Greene et le Prince Alfred écrivit à la Reine Victoria et lui raconta toute l'affaire. Greene s'en trouva fort bien, car la reine le fit officier. Elle lui écrivit que les qualités qu'il avait montrées dans sa rencontre avec le Prince l'avaient induite à penser qu'il ferait un bon officier. Tout est bien qui finit bien.